

C'était il y a environ cinq ans. Les personnes âgées n'étaient pas aussi nombreuses qu'aujourd'hui. L'époque allait inexorablement sur sa fin, mais, par une étrange inertie, elle bougeait encore.

Une lumière éclatante tombait du ciel de

OSAMU HASHIMOTO

Le Pèlerinage

roman traduit du japonais par Patrick Honoré

mai, grand bleu d'un bout à l'autre. Les jardins du quartier résidentiel brillaient d'un vert violent, sans rien de la douceur que l'on associe généralement à cette saison. Tout était trop net pour une matinée de mai [...]

ACTES SUD

Extrait de la publication

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Dans un quartier résidentiel, un vieillard solitaire s’est attiré la haine du voisinage en entreposant autour de sa maison toutes sortes d’objets de récupération. Odeurs, nuisances, curiosité ou terreur, les dames alentour n’en peuvent plus et face à l’impuissance des autorités, elles alertent la presse.

L’effet attendu est immédiat, les journalistes s’emparent du sujet et cherchent à découvrir l’origine d’une telle dérive dans un quartier huppé. D’un entretien à l’autre, le récit d’une voisine ayant connu cet homme et sa famille dès l’après-guerre éclaire soudain l’inacceptable attitude du vieux Chûichi.

Histoire d’un être perdu dans un monde nouveau, ce singulier reportage va toucher les téléspectateurs et tout particulièrement le frère du vieillard. Ému par une telle déchéance, le cadet de Chûichi revient en effet sur les lieux encombrés de leur enfance, et cela après quarante ans de silence.

Ainsi reprendront-ils le temps de se dire, celui d’écouter. Une sérénité retrouvée pour le vieux solitaire qui propose alors à son frère un voyage, un magnifique pèlerinage depuis toujours espéré tel un point d’orgue, une échappée.

Ce livre met en scène un personnage poétique qui lentement révèle ses traumatismes, ses amours, ses utopies et son bel acharnement à protéger son héritage familial. Un roman qui retrace non sans mélancolie les grands changements du Japon d’après-guerre.

OSAMU HASHIMOTO

Osamu Hashimoto est né en 1948. Dans les années 1980, il est devenu l'une des figures emblématiques de l'écrivain populaire dont l'interrogation est centrée sur l'identité culturelle japonaise.

Titre original :

Junrei

Éditeur original :

Shinchosha Publishing Co., Ltd., Tokyo

© Osamu Hashimoto, 2009

French translation rights arranged with Shinchosha Publishing Co., Ltd.,
through le Bureau des Copyrights français, Tokyo.

© Actes Sud, 2013

pour la traduction française

ISBN 978-2-330-02068-2

OSAMU HASHIMOTO

Le Pèlerinage

roman traduit du japonais
par Patrick Honoré

ACTES SUD

I

LE DÉPOTOIR

C'était il y a environ cinq ans. Les personnes âgées n'étaient pas aussi nombreuses qu'aujourd'hui. L'époque allait inexorablement sur sa fin, mais, par une étrange inertie, elle bougeait encore.

Une lumière éclatante tombait du ciel de mai, grand bleu d'un bout à l'autre. Les jardins du quartier résidentiel brillaient d'un vert violent, sans rien de la douceur que l'on associe généralement à cette saison. Tout était trop net pour une matinée de mai, et, tandis que l'on se dirigeait vers midi, cela confirmait en quelque sorte que l'été serait chaud.

Trois hommes à pied avaient traversé le quartier résidentiel désert, et sonnaient à un portail.

— Excusez-nous de vous déranger, c'est Télé XYZ. Nous souhaiterions vous poser quelques questions, dit le plus âgé à l'interphone.

— Oui? C'est pour quoi? répondit une voix à la sonorité électronique et haut perchée dans la petite boîte.

— Nous avons entendu dire qu'une maison du voisinage posait un problème, et nous réalisons une enquête sur le sujet...

La réponse à l'autre bout de l'interphone ne se fit pas attendre.

— Ah, vous voulez dire... le dépotoir, là-bas?

— En effet, oui.

— Eh bien celui-là alors... Vous avez vu la maison? C'est tout le monde qui pâtit avec ça!

— S'il vous plaît, pourriez-vous sortir un instant et nous en dire un peu plus? Nous y sommes passés je dois dire, mais il semble qu'il n'y ait personne... C'est pourquoi nous recueillons l'opinion des voisins...

— C'est-à-dire que, nous, ça ne nous gêne pas directement, voyez-vous...

— Quelques minutes seulement...

— On verra mon visage?

— Non non, nous ne sommes pas venus avec la caméra aujourd'hui, nous voudrions juste en savoir un peu plus...

— Ah, alors dans ce cas... Un instant s'il vous plaît.

L'interphone fut coupé, et un visage de ménagère d'une cinquantaine d'années apparut à la porte d'entrée.

La maison était ceinte d'un mur de parpaings, avec un portail de barreaux métalliques noirs qui arrivait à hauteur de la poitrine. Il n'y avait pas plus d'un mètre de distance entre le portail et la porte d'entrée.

— Ah!

Toute inquiétude quitta spontanément le visage de la femme à la porte dès qu'elle reconnut le reporter qu'elle voyait régulièrement à la télé.

Elle avait bien compris qu'il ne s'agissait pas d'une équipe de prise de vue, mais cela ne l'avait pas empêchée de passer d'abord la tête par la porte entrebâillée

et de chercher la caméra des yeux, avant de sortir en sandales de jardin en plastique sur le marchepied carrelé devant sa porte.

Ce fut un autre, et non pas le reporter bien connu, qui lui tendit le premier sa carte de visite par-dessus le portail et déclina son identité :

— Je me présente : K., de Télé XYZ.

En apercevant le logo de la chaîne de télévision sur la carte de visite, la femme pensa : “J’ai une carte de la télé dans les mains!” et ressentit une légère excitation. Oh, très légère, vraiment.

Celui-ci était le réalisateur responsable de l’émission. En second seulement, le reporter lui tendit la sienne. Une carte avec photo, logo de la chaîne et titre de l’émission, et son titre professionnel : “reporter”. Pas de doute, c’était bien “le monsieur de la télé”.

Elle avait ouvert la porte sans y croire tout à fait, mais là, enfin, elle comprenait qu’une chance lui était offerte de “passer à la télé”. Même si rien ne lui garantissait pour l’instant qu’elle serait visible à l’écran.

— Vous habitez le quartier depuis longtemps, madame? demanda le reporter.

— Oh oui, ça fait bien vingt ans, répondit-elle.

Immédiatement consciente de ce qu’on attendait d’elle, elle décida de collaborer de son mieux.

— Avant, ce n’était rien du tout, dit-elle.

— C’est-à-dire?

— C’était une maison tout à fait normale. Comment vous dire... normale, quoi. Ils avaient une petite affaire, je crois bien, mais comme elle se trouve de l’autre côté, du côté de la gare, un endroit où je n’allais pas très souvent, vous comprenez, je savais

qu'ils faisaient quelque chose mais c'est tout. Des gens normaux, en tout cas.

— Et le chef de famille?

— Mon mari? Ah, euh... le père, là-bas? Oh, c'est un vieux gâteux. On le voit, de temps en temps. Je l'ai vu, mais pas ramasser les poubelles, hein, j'en sais rien, moi. Il marche dans les rues. Ça je l'ai déjà vu.

— Il n'a pas de famille, n'est-ce pas?

— Il me semble. Je veux dire, non, c'est sûr. C'est ça qui est embêtant. On peut lui faire des remarques et tout ce qu'on veut, ça n'a aucun effet.

Elle allait ajouter quelque chose. Puis elle se dit qu'il était mal élevé de parler de ce qu'on ne lui demandait pas et se tut.

— D'ici, on ne sent pas vraiment d'odeur... dit le reporter.

— Parce que c'est derrière. Et il y a des maisons entre. Mais l'été, selon le vent, ça sent. On ne peut pas laisser les fenêtres ouvertes, alors la note d'électricité, elle grimpe! Et nous autres, c'est rien. Ceux de devant, c'est l'horreur! Ils sont obligés de rester fenêtres fermées tout l'été. Et l'été, ce n'est pas encore trop grave, mais l'hiver, quand le vent est fort, faudrait pas que ça cause un incendie...

Le fait que le vent souffle dans la direction opposée en hiver ne semblait pas l'effleurer.

— Avant, je passais par là. Le chemin est plus court, pour la gare, voyez-vous. Mais maintenant c'est trop dégoûtant! Alors je dois faire le grand tour, ajouta-t-elle en indiquant la direction d'un coup de menton.

— Nous venons justement de parler avec Mme Yoshida, dit le reporter.

— Tenez, qu'est-ce que je vous disais, dit la femme pour mettre son interlocuteur de son côté. Chez les

Yoshida, c'est l'horreur. Ça a commencé juste après leur emménagement il paraît. Avant, là-bas, c'étaient des rizières. C'était plein de moustiques, une infection, mais ça a quand même été construit. Une maison moderne, grande. Comme la route passe devant, ça leur avait fait bonne impression, ils ont acheté tout de suite. Eh bien, ça a commencé juste après. Mais en fait, moi je crois que ça faisait déjà pas mal de temps qu'il entassait des choses à l'intérieur, déjà à l'époque on aurait dit une maison abandonnée. Et à côté, c'est un parking, vous avez vu ?

— Ah oui ?

— Mais il n'y a pas beaucoup de voitures qui se garaient là-bas, c'était comme une friche. Et quand on utilisait le parking, on se faisait crier dessus : "Vous gardez pas là !" Les herbes s'y sont mises, alors ceux qui n'étaient pas au courant pouvaient penser que personne n'habitait là. En plus, derrière, il y avait un bosquet de bambous. Alors ils ont pensé que ce serait bientôt détruit et que ça allait se reconstruire. Les Yoshida, je veux dire. Mais pas du tout. Tout de suite après, tout un bazar a commencé à s'entasser. Alors ils ont cru que c'étaient des gens qui venaient jeter leurs détritiques. Mais pas du tout. C'était l'autre qui rapportait n'importe quoi. Il avait une carriole à bras. Elle me l'a dit, Mme Yoshida, elle croyait qu'il faisait récupérateur. Même si on ne leur avait pas dit ça à l'agence. Mais puisque c'était de l'autre côté de la rue, ils ont pensé que c'était un endroit pour déposer des objets qui pouvaient encore servir. Alors, dame, comme ils venaient juste d'emménager, ils avaient plein de choses en trop. Seulement, quand ils ont apporté leurs affaires, le vieux leur a crié dessus : "Mettez pas vos trucs chez moi !" Alors Mme Yoshida

s'est confondue en excuses, parce qu'elle ne savait pas que la friche appartenait au vieux. Il peste contre ceux qui viennent jeter leurs affaires, alors que c'est lui qui rapporte des poubelles chez lui! C'est n'importe quoi, je vous dis! Mais comme ils venaient juste d'acheter leur maison, ils ne pouvaient pas rester sans rien faire, pas vrai? Parce que là c'est trop fort! Un dépotoir pareil juste devant ses fenêtres, c'est... c'est pas possible, quand même! C'est un coup à pas pouvoir la revendre, hein? N'est-ce pas? Pour ça, je les plains. Combien de fois ils sont allés à la mairie! Eh bien, même la mairie ne peut rien faire, à ce qu'il paraît... Vous y êtes passés, à la mairie?

— Nous comptons y aller, mais avant, nous voudrions savoir quel genre de personne c'est, humainement parlant. C'est dans ce but que nous sommes passés vous voir, madame, expliqua le reporter.

— C'est Mme Yoshida qui vous a parlé de moi?

— Elle nous a dit que vous habitiez depuis longtemps le quartier, que vous connaissiez peut-être des détails...

Mais la femme ne voyait rien de spécial à raconter. D'ailleurs, "humainement"... Était-il seulement *humain*, cet individu? Rien que de penser qu'un *humain* mène ce genre de vie, elle en ressentait des démangeaisons. Vivre seul dans une vieille baraque, au milieu des poubelles qu'il entassait à l'intérieur... Pouvait-on appeler cela "vivre"? Qu'y avait-il d'autre à faire à part bavarder entre voisines, à se demander quel genre de *créature* c'était que ce vieux-là, et de se repasser de l'une à l'autre la responsabilité d'en dire quoi que ce soit?

— C'est que je ne sais pas grand-chose, moi, dit la femme. Ah, mais... La grand-mère Tamura en

saura peut-être plus, ajouta-t-elle, elle est ici depuis si longtemps.

— Où habite-t-elle? demanda le réalisateur.

— Un peu plus loin, fit la femme en tendant le doigt dans la direction qu'elle avait montrée du menton tout à l'heure.

Le troisième homme, en blouson, qui était resté en retrait par rapport au reporter et au réalisateur et n'avait montré aucune réaction depuis le début, tourna la tête dans la direction indiquée. Lui, c'était le cameraman, qui était venu pour se faire une idée des conditions dans lesquelles il allait pouvoir tourner.

— Je vous y conduis? dit la femme.

Une réaction physique inconsciente lui faisait rechercher la proximité d'une personne de connaissance plutôt que de continuer à parler d'une entité mal définie.

Le reportage fut diffusé deux semaines plus tard. Il occupait une plage de dix minutes d'une de ces émissions de la matinée appelées *wide shows*. Mais de témoignage de la grand-mère Tamura, point. Ni aucune apparition à l'écran de la ménagère qui avait joué les madame bons offices. Mme Yoshida fut un moment à l'image, mais seulement le buste, visage caché. Elle déclara combien elle était "embêtée". À la voix et aux vêtements qu'elle portait, la ménagère mit immédiatement le nom de Mme Yoshida sur ce buste. Mais en ce qui concerne le monsieur qui parla après elle, lui aussi en tant que "voisin" du dépotoir, elle était incapable de préciser le mari de qui il s'agissait. Elle connaissait les visages du mari et de la fille de Mme Yoshida, qui vivaient deux maisons derrière, mais passé la rue elle ne savait plus qui était qui. Elle connaissait de vue certaines femmes, mais les maris... Les immeubles collectifs avaient poussé, si bien qu'à une rue de distance le degré de familiarité entre habitants chutait brutalement. Surtout les maris d'un certain âge : sans voir leurs visages, ce n'est pas par leurs vêtements qu'on pouvait les identifier. Si encore ça avait été des gens de devant. Mais là, des voisins de derrière... et derrière, il y

avait une maison dont on n'avait surtout pas envie de s'approcher.

La ménagère qui avait été impliquée lors des repérages – Tomiko Yajima – regarda les dix minutes du reportage de bout en bout, éprouvant à la fois un sentiment de proximité et de distance. Puis il y eut une plage de publicité. Puis le studio reprit l'antenne, et elle pensa que le sujet allait continuer. Quand elle comprit que c'était fini pour de bon, elle pensa : "Peuh... C'est tout?"

Tout ce qu'ils avaient montré, elle le savait déjà. Ils avaient résumé ce qu'elle savait du problème en cinq minutes d'images enregistrées, puis les commentateurs en studio avaient complété avec de grosses platitudes, du style : "C'est terrible..." ou : "C'est bien embêtant..."

Tomiko se moquait bien des sentiments du studio. Elle s'était juste imaginé qu'en montrant suffisamment la situation du quartier, les choses pouvaient bouger, prendre une autre tournure, évoluer vers le mieux. C'est ce qu'elle avait pensé tout au moins, sans le moindre début de justification. Elle se disait qu'il fallait que quelqu'un fasse quelque chose, en laissant vaguement le soin à la télé de tenir le rôle de ce "quelqu'un" imaginaire. Elle fut légèrement déçue en entendant la coprésentatrice de l'émission annoncer : "Sujet suivant." Le sujet suivant, c'était à propos d'une jeune star des médias dont un hebdomadaire venait de publier des photos prises avec un homme pendant un rendez-vous. Tomiko s'en moquait bien. Aujourd'hui tout au moins. Elle continuait à ruminer le "sujet terminé" dans sa tête.

— Et la mairie ne peut rien faire? avait déclaré le commentateur en studio pendant l'émission.

“C'est ça, c'est ça...” avait approuvé Tomiko par-devers elle.

Quand le reporter qu'elle connaissait bien avait répondu :

— C'est-à-dire qu'il s'agit d'une propriété privée, elle avait failli répliquer à l'écran : “C'est pour ça qu'on te demande d'intervenir, eh!”

Que la mairie ne pût rien faire, elle le savait depuis longtemps, mais justement, elle pensait que “quelqu'un qui passe à la télé devrait pouvoir faire quelque chose, tout de même”!

“S'agissant d'une propriété privée, le propriétaire du terrain est libre de faire comme il l'entend et l'administration n'a rien à dire.” Tomiko savait fort bien tout cela. Mais il y a une grande différence entre savoir quelque chose et en être convaincue. Plus précisément, elle l'avait entendu dire, sans pour autant l'accepter. “Eh oui, comme ils disent, du moment qu'il n'est pas en train de fabriquer des bombes, de s'adonner à des recherches illégales ni de cultiver du chanvre ou du pavot...” C'est exactement ce que les employés de la mairie avaient déclaré à Mme Yoshida en tournant autour du pot un an auparavant quand celle-ci était allée se plaindre.

— Mais qu'est-ce qu'ils en savent s'il n'est pas en train de fabriquer des bombes, justement? lui avait dit Mme Yoshida, d'une bonne douzaine d'années plus jeune qu'elle. On ne sait pas ce qu'il fabrique, à l'intérieur! Et parfois il fait des choses dehors...

— Non? Vous ne voulez tout de même pas dire que... avait laissé échapper Tomiko.

— Il fait des choses, moi je vous dis!

Tomiko avait été prise d'un haut-le-cœur.

Un fatras indescriptible était entassé autour de la maison, jusqu'à dépasser les fenêtres de l'étage. Les volets étaient fermés, et des futons et matelas de mousse étaient étendus sur l'avant-toit du rez-de-chaussée, eux-mêmes maintenus par des sacs en plastique de contenu indéterminé, comme des aliments sur claie en train de sécher. La façade du rez-de-chaussée, la plus large, face à la rue, se présentait comme un magasin de l'ancien temps. Les volets de bois étaient fermés, mais sur le côté il y avait une fenêtre à barreaux. À travers la vitre crasseuse, opaque, on devinait ce qu'on aurait préféré ne pas voir : un mur de sacs en plastique entassés comme des sacs de sable soutenant une tranchée. Un seul coup d'œil involontaire sur ce paysage vous forçait à vous représenter le maître des lieux, aussi Tomiko préférait-elle éviter de passer par là.

Des bambous nains poussaient sur trois côtés de la maison. Du côté nord se trouvait une friche, assez grande pour y construire une petite maison. C'est cet espace que Mme Yoshida avait pris pour un parking ; mais actuellement, cela relevait plutôt du capharnaüm de chiffonnier. Des objets indéfinissables y étaient entassés, certains attachés avec des cordons de vinyle, certains couverts de sacs plastique, d'autres pas, entassés à la diable. Au-delà des bambous nains, la propriété était entourée par une murette de parpaings. Latéralement, des maisons individuelles jouxtaient la propriété de chaque côté, et derrière, un immeuble d'habitation. Dans ce quartier résidentiel, le dépotoir dépareillait et dégageait une impression angoissante.

Un an s'était écoulé depuis que Mme Yoshida et quelques autres habitants du quartier autour d'elle s'étaient rendus en délégation à la mairie. Au plus fort de l'été, par une température supérieure à trente-cinq degrés qui persistait depuis plusieurs jours, une odeur nauséabonde s'échappait du fameux dépotoir. Ce n'était certes pas la première fois que l'odeur créait une émotion dans le quartier, mais cette fois c'était le bouquet. Même les agents des services sanitaires municipaux, avec tout leur matériel, avaient agité la main devant leur nez avant de mettre précipitamment leur masque, incommodés par l'odeur.

Il ne leur avait pas fallu plus d'un simple coup d'œil pour localiser l'origine de la pestilence. La maison au toit de vieilles tuiles et son amas d'immondices, dont la vue en elle-même était déjà une douleur dans l'œil, dégageaient une odeur agressive comme un front armé en mouvement. L'odeur venait de là, et pourtant, il n'y avait rien à faire. Le propriétaire refusait d'appeler cela des *ordures*. Et si ce n'étaient pas des ordures, c'étaient donc des *objets personnels*, qui, à ce titre, ne pouvaient être enlevés sans autorisation. Ce n'était d'ailleurs pas non plus la première fois qu'une intervention des services sanitaires était requise, les agents étaient habitués – habitués au fait de ne rien pouvoir faire, en l'occurrence.

Les agents, dans leur uniforme blanc, bottes de caoutchouc blanches et gants de travail blancs, casquette blanche sur la tête et masque hygiénique par cette chaleur, bonbonne de désinfectant industriel dans le dos, avaient levé les yeux vers le sommet de la montagne d'immondices qui semblait vouloir envahir la rue d'un moment à l'autre.